FOCUS
GRAND THÉÂTRE OPÉRA REIMS

©Christian Paris

Reims.fr
L'effervescence culturelle

Habillage spécial du tramway dédié aux 150 ans de l'Opéra en 2023
©Citura / cliché Michel Jolyot

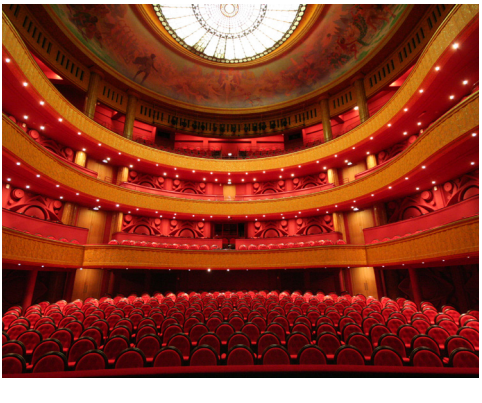
OPÉRA : L'EXCELLENCE TRAVERSE LES SIÈCLES

L'Opéra de Reims a 150 ans. Érigé il y a un siècle et demi, en 1873, l'Opéra de Reims est immédiatement identifiable grâce à sa façade inspirée de l'Opéra de Paris et forme un repère urbain emblématique au cœur du centre-ville. Œuvre de l'architecte rémois Alphonse Gosset, il évoque cet art que le XIXe siècle a placé au sommet de la créativité. Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris, définit son modèle comme « un équivalent, dans l'ordre de l'architecture, de ce qu'est l'art lyrique dans celui du spectacle ». Il inscrit dans la pierre l'idéal romantique de l'œuvre d'art totale, devenant l'endroit rêvé pour contempler les spectacles du moment : Donizetti, Meyerbeer, Rossini, Verdi, Wagner, sans oublier Offenbach ou Massenet… Tout d'abord dénommé Grand Théâtre, il accueille dès sa construction des concerts, des ballets ou des pièces de théâtre, mais l'opéra y tient une place déterminante.

L'histoire de l'art lyrique à Reims ne se limite cependant pas à ce seul édifice, elle s'inscrit dans la continuité des salles de spectacle, qui apparaissent successivement rue Buirette puis rue de Talleyrand, avant de s'implanter rue de Vesle. Quant au Grand Théâtre lui-même, il se modifie à travers le temps. Si la façade d'origine a été conservée et restaurée, l'intérieur a dû être cureté et reconstruit à la fin des années 1920. Les architectes François Maille et Louis Sollier l'ont intégralement réaménagé ; il fait désormais partie des joyaux de l'Art déco rémois, au même titre que la bibliothèque Carnegie ou l'église Saint-Nicaise.

L'ensemble a pu être préservé malgré les rénovations. Le nombre de places a été réduit pour la sécurité et le confort des spectateurs. Aujourd'hui, la salle accueille près de 800 sièges, dont 300 dans le parterre, 200 au prestigieux premier balcon et un peu moins de 300 aux deuxième et troisième balcons où le spectateur est plus éloigné de la scène mais proche de la coupole et de sa fresque…

Chaque saison, de septembre à juin, l'Opéra organise une centaine de représentations.



Vue contemporaine de la salle de spectacle
©Opéra de Reims/ cliché Sylvain Landry

©Opéra Reims

Logo de l'Opéra

Avec sa façade XIXe et son intérieur de style 1925, le logo veut symboliser une troisième époque, celle de la rénovation effectuée en 1999. On y retrouve un motif figurant sur l'habillage des murs, ainsi qu'au dos des sièges en bois. La revue *Le Moniteur* indique qu'il a été imaginé par les architectes chargés de la rénovation comme une citation graphique de *L'Œil* reflétant l'intérieur du Théâtre de Besançon de Claude Nicolas Ledoux. Il se place au centre de deux accolades et de deux équerres reprenant de manière symbolique la fleur de lys du célèbre meuble héraldique, référence à la ville des sacres.

PREMIÈRES SALLES POUR CONCERT, THÉÂTRE ET ART LYRIQUE

LA SALLE REGNAULT

Savants et érudits ont longtemps cherché un point d'origine à la musique et au théâtre dans leur ville. En 1855, l'archéologue rémois Napoléon Didron interprète la maison des Musiciens comme une « maison de concert, une espèce de salle de spectacle, une sorte d'opéra du Moyen Âge ». Eugène Viollet-le-Duc émet une autre hypothèse en 1868 dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture* : « cette maison appartenait peut-être à la confrérie des ménétriers de Reims, qui, au XIIIe siècle, jouissait d'une certaine réputation [...] ». Si ces théories peuvent être écartées, cette façade montre néanmoins l'importance que revêt la musique à Reims, à une époque où elle ne se différencie pas de la poésie et de la danse, ce que rappelle l'œuvre lyrique du célèbre compositeur, Rémois d'adoption, Guillaume de Machaut.

L'opéra au sens actuel n'apparaît qu'au XVIIe siècle. Son existence est certainement précoce car des célébrités associées aux débuts de l'art lyrique sont nées à Reims, comme Pascal Colasse (1630-1709) qui fût maître de musique de la chapelle du roi, élève et gendre de Lully, auteur de l'opéra baroque *Thétis et Pelée*, ou encore Louis Michu (1754-1802), qui se fait connaître comme contre-ténor et intègre le célèbre Théâtre italien à Paris.

1

Si l'opéra a pu être présent à Reims dès cette période, le portrait de Louis Michu en donne le contexte : il se confond avec les salons littéraires fréquentés par la fine fleur de l'aristocratie. Puis des salles dédiées aux spectacles remplacent progressivement les salons particuliers. Leur apparition dans la ville est relatée par des chroniqueurs comme Etienne Povillon-Piérard (1773-1846) dans sa célèbre *Description étymologique et topographique de Reims* publiée en 1822. Celui-ci indique une première « salle de comédie », ouverte en 1754 à la demande du Sieur Charles Regnault pour y représenter les tragédies, comédies, opéra-comiques, implantée rue Large (actuelle rue Buirette) près des fortifications (rue de l'Arquebuse ou rue Caqué), secteur excentré, dédié aux distractions qui se prolongent le long des Promenades…

Les détails sont donnés par Louis Paris, bibliothécaire et fondateur de l'Académie de Reims, auteur du *Théâtre à Reims depuis les Romains jusqu'à nos jours*, somme de 300 pages publiées en 1885, riche d'anecdotes puisées dans les biographies de la Société des Gens de Lettres et dans des archives aujourd'hui disparues. En tant que membre de la commission des Monuments Historiques, Louis Paris s'intéresse particulièrement aux bâtiments et revient sur l'édification de la première salle : « voici le temps où la passion du théâtre, non seulement en notre ville mais en différentes provinces, envahit et gagne toutes les classes de la société. C'est, en effet, de cette époque, c'est-à-dire vers la moitié du XVIIIe siècle seulement, que chaque ville un peu importante éprouve le besoin de se donner un théâtre, ou plutôt, comme nous le disons aujourd'hui, une salle de spectacle. [Dès 1755] grâce sans doute à des travaux exécutés au préalable et antérieurement à l'autorisation régulière, nous trouvons, rue Large, entre le jardin de l'Arquebuse et le tripot de la Fleur-de-Lys, un théâtre régulièrement construit, avec son double rang de loges, ses loges réservées, son balcon, la loge de la reine, la loge de l'intendance ou du gouvernement [...] ».

2

Il est difficile de connaître alors l'importance de l'art lyrique. Louis Paris cite *Les Fêtes d'Hébé* ou *Les Talens Lyriques de Rameau*, spectacle représenté en 1756 : « dès cette époque [...], la ville de Reims avait déjà sa société philharmonique, organisée, supposons-nous, par le Maître-de-Chapelle de Notre-Dame, Henri Hardouin, que de nombreuses compositions musicales avaient déjà rendu célèbre. Lié d'amitié ou de confraternité avec Rameau, l'illustre compositeur de l'époque, Hardouin entreprit de faire jouir la ville du sacre de l'un de ces ballets poétiques dont Paris semblait avoir le monopole et que l'auteur de *Castor* et *Pollux* et de tant d'autres célèbres mélodies allait animer de son souffle. »

1. Michu, reçu à la Comédie italienne en 1775
©Bibliothèque nationale de France

2. Extrait du projet de Legendre, salle de spectacle face à l'Hôtel de Ville, 1766
©Archives municipales et communautaires de Reims

Vue de la salle, du bouclier et de la frise peinte
©Christian Paris

L'ANCIEN THÉÂTRE RUE DE TALLEYRAND

Rapidement, la salle Regnault n'est plus adaptée aux attentes des Rémois, ce que relate un document d'époque cité dans *Le théâtre à Reims* : « Sa situation très incommode empêchait, surtout pendant l'hiver, les habitants d'en suivre les représentations. D'ailleurs, la distribution intérieure, le froid qu'on y éprouvait et d'autres inconvénients, dégoûtèrent une grande partie des amateurs. Ces considérations firent concevoir à quelques citoyens le projet de créer une salle de spectacle qui fût plus au centre de la ville et dont l'abord, large et dégagé, pût procurer au public la faculté de s'y rendre sans embarras et sans risque ».

Une collecte de fonds permet d'acquérir une maison rue de Talleyrand avec devis et plans adoptés par le Conseil de ville du 17 mars 1777... Le théâtre, conçu pour accueillir 1 200 à 1 500 personnes, est géré par un directeur choisi parmi les actionnaires, approuvé par le duc de Bourbon. Mais cette gouvernance est vite bousculée par la Révolution : la direction est désormais nommée par les nouvelles autorités... Par ailleurs, si la censure sévit, chacun est dorénavant libre de produire et d'accueillir des représentations sous l'unique condition d'en informer la municipalité. Une nouvelle salle ouvre ainsi dans le même quartier, à l'initiative du citoyen Valentin Draveny, charron de métier, qui effectue une demande le 10 floréal de l'an V (29 avril 1797).

Façade de l'ancien théâtre de la rue de Talleyrand en 1778, dessinée en 1885
©Archives municipales et communautaires de Reims

Intérieur du théâtre rue de Talleyrand en 1785, dans *Le Théâtre à Reims depuis les Romains jusqu'à nos jours* par Louis Paris, 1885
©Reims, bibliothèque municipale

Les spectacles continuent dans la salle rue de Talleyrand qui devient propriété de la municipalité. Louis Paris a pu recueillir des livrets de spectacles programmés après la Révolution. L'opéra et la tragédie y sont peu représentés, en revanche, la comédie et le vaudeville, notamment sur la vie des Rémois, font florès, citons : *Le Rentier* (opéra-vaudeville, Bellement. an VII) ; *Rosalie et Dorsin*, ou *les Effets de l'Amour* (comédie mêlée de musique, Tolmer-Vallier, an VIII) ; *Athalia* (tragédie, Racine, an XI) ; *Le Séducteur champenois*, ou *Les Rhémois* (comédie-vaudeville, Dartois, Saintine et St-Laurent, 1820) ; *Pyrrhus et Achmet* (tragédie) suivi d'un *Episode de la vie d'Alcibiade*, ou *L'Époux volage dupe de lui-même* (comédie, Drouet, dédié à M. le vicomte de Chateaubriant, 1827) ; *Un Laurier sur une Tombe* (scènes en l'honneur du maréchal Drouet, comte d'Erlon, par Eugène Moreau, 1844) ; *Ridicule tentative d'un grotesque et naïf bonhomme. 99 Moutons... ou les Rémois ne sont pas si bêtes !* (comédie proverbe mêlée de couplets, P. Dubois, 1845) ; *La Revue de Reims*, 1853, ou *Remi, la Vesle et Cie* (folie-vaudeville, Emile Lefebvre et Léon Delmas, musique nouvelle de M. Jhan, 1854) ; *Théâtre contemporain Rémois - Reims-fantaisie* (folie-revue, G. Champagne, 1867) ; la liste se clôt avec *Reims* (poésie, Arthur Mauroy, 1876).

Mme Albert du théâtre des Nouveautés, 1828
©The Trustees of the British Museum, released as CC BY-NC-SA 4.0 / commons.wikimedia

Historiens et érudits ont entretenu divers souvenirs sur ce théâtre. Pour Victor Grandvallet, « ce vieux théâtre eut des jours de gloire et des nuits de fête : les bals, les concerts y partagèrent maintes fois, avec l'opéra et le drame, l'honneur d'amuser les Rémois ». Chacun semble se souvenir de Nestor de Bierne, directeur qui marque un renouveau dans les années 1830, mais aussi de plusieurs artistes que liste Georges Boussinesq, comme Mme Albert (Thérèse Vernet, 1805-1860), Alban, Frédéric Lemaître (1800-1876), Ligier (1796-1872), Rachel (Élisabeth Félix, 1821-1858), Roger, Renard, Virginie Déjazet (1798-1875), les frères Cogniard, Théodore (1805-1872) et Hippolyte (1807-1882), etc.

Cette mémoire, focalisée sur des artistes aujourd'hui oubliés, ne mentionne pas les opéras que l'on pouvait déjà voir à Reims. Certains titres ressurgissent et montrent l'arrivée d'auteurs en vogue à cette époque. On pouvait découvrir, parfois peu après leur création, *Ma tante Aurore* (Boieldieu, 1803), *Lucie* (Donizetti, 1835), *La fille du régiment* (Donizetti, 1839), *La Favorite* (Donizetti, 1840), *Charles VI* (Halévy, livret de Delavigne, 1843), une création rémoise d'opéra-comique, *Les deux Sergents* (Cormon et St Amand, 1849), ou encore *Le Prophète* (Meyerbeer, 1849), pour les fêtes de sainte Cécile, *La Voile bénie !* (Loïsa Puget, 1840), ou encore *l'Esclave du Camoëns* (de Saint-Georges, 1843), *Haydée* (Auber, 1847), *La traviata* (Verdi, 1853), etc.

Rendez-vous manqué avec Charles X

À Reims, les créations de l'année 1825 sont nombreuses, allant de l'opéra-comique *Le Bourgeois de Reims* (Menissier et Saint-Georges, musique de Fétis) au vaudeville *Le Vieillard d'Ivry*, ou *1590 et 1825* (Désaugier, Merle et Ferdinand). Au mois de mai, elles se renforcent lors du sacre de Charles X. Louis Paris évoque les travaux de décoration menés à cette occasion rue de Talleyrand : « Le fond des loges imite une draperie sur un léger fond bleu relevée avec des glands en or : le devant des loges est à rosaces contournées, sur un fond blanc légèrement azuré. Les baguettes en cuivre qui règnent dans tout le pourtour, parfaitement dorées, ajoutent à l'ensemble délicat et riche de cette forme circulaire. Dire que la salle a été restaurée par les soins de Cicéri, que les ornements du plafond sont dus en partie au pinceau de Redouté [...] ».

Lors de l'événement, la presse clame son succès, mais, pour Louis Paris : « Contre l'ordinaire et toutes les prévisions, les solennités du Sacre attirèrent peu de monde : beaucoup de ruraux qui apportaient leur pain ; mais point de riches étrangers pour alimenter le commerce et louer chèrement les appartements offerts. [...] Toutefois, les poètes ne manquèrent point à leur mission. Il plut des myriades de vers, sans parler de ceux de MM. Hugo et Lamartine. Le théâtre eut sa part de cet enthousiasme factice ». Il s'agit de deux œuvres de circonstance : *L'Heureux jour*, ou *Une halte de cavalerie*, scènes militaires mêlées de couplets (St-Hilaire), et une pièce flatteuse jouée rue de Talleyrand, *Louis XII*, *ou Le sacre d'un bon roi* (de Chazet). « On aurait surtout remarqué et applaudi ce passage :

1/2/3. Extraits de Pharamond, opéra en 3 actes : vingt-trois maquettes de costumes, planche 16 : le génie de la France, Mme Dabadie ; planche 4 : Orovèze, M. Prévost ; planche 1 : Pharamond, M. Dérivis par Hippolyte Lecomte, 1825

©Bibliothèque nationale de France, département Bibliothèque –musée de l'opéra

« Les autres rois ont des sujets, mais Charles X a un peuple ! » Ajoutons toutefois que ni Sa Majesté, ni aucun membre de la famille royale n'assistèrent au spectacle. Le 29, tout avait été disposé pour les recevoir, mais l'espérance de l'auteur et du public fut déçue ».

Charles X se réserve pour son Entrée royale dans Paris où deux opéras l'attendent. Le premier, *Pharamond* (Boieldieu), évoque un légendaire roi franc. Casimir Delavigne aurait refusé d'écrire le livret, Charles X y assiste sans enthousiasme, et l'œuvre ne rencontre aucun succès. Le second est un opéra-bouffe de Rossini : *Il viaggio a Reims*, *ossia L'Albergo del giglio d'oro* (le Voyage à Reims ou l'auberge du Lys d'or), qui est représenté de juin à septembre 1825 au Théâtre italien. Le roi y fait une apparition, mais la critique remarque qu'il s'y est ennuyé. La magie semble ne pas avoir opéré comme à l'époque de Louis XIV et des mémorables représentations de Molière et Lully…
Pourtant, l'œuvre de Rossini est exceptionnelle, sans doute préfigure-t-elle l'avènement du « Grand Opéra ». Les décors sont de Cicéri sur une mise en scène de Solomé, qui avaient tous deux été nommés en 1825 pour décorer et diriger le théâtre de Reims ! Mais elle demeurera uniquement connue sous forme de fragments insérés dans un autre opéra, *Le comte Ory*, présenté en 1828 à l'Académie royale de musique.

Quant à la partition du *Voyage à Reims*, elle disparaît pendant un siècle et demi, pour être retrouvée dans les années 1970. L'opéra finit par être reconstitué en 1984 et va devenir le symbole de la renaissance rossinienne. Selon Isabelle Moindrot, « jamais événement musicologique (la restauration d'une partition perdue) n'avait donné lieu à une telle célébration médiatique. Aussi, dans une reprise récente de cette mise en scène (Ferrare, 1996), était-ce Placido Domingo lui-même, l'un des trois ténors les plus célèbres au monde, qui apparaissait dans le rôle de pure figuration de Charles X, sous la pompe du manteau royal et la couronne des rois de France ». En effet, Rossini avait judicieusement décidé de conter dans cet opéra l'histoire d'un rendez-vous manqué avec le roi !

Pharamond : esquisse de décor de l'acte II par Pierre-Luc Charles Cicéri, 1825
© Bibliothèque nationale de France, département Bibliothèque –musée de l'opéra

LE GRAND THÉÂTRE D'ALPHONSE GOSET

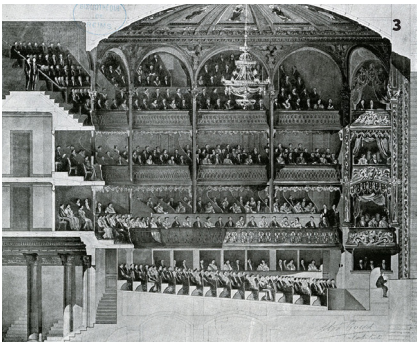
DU PROJET À L'ÉDIFICATION

À la fin des années 1850, les salles conçues au siècle précédent s'avèrent à leur tour insuffisantes pour accueillir les fastes des dernières créations et ne répondent plus aux exigences du public. Alors que les villes se transforment avec la révolution industrielle, il faut un lieu à la hauteur de l'idée que l'on se fait alors du « progrès », y compris dans la culture. La construction de ce monument témoigne ainsi d'une vaste transformation de la société : il figure une croissance économique et un luxe qui s'affirment ouvertement dans une cité prospère. En effet, entre 1850 et 1900, la population rémoise augmente très rapidement, passant de 50 000 à plus de 100 000 habitants. Les activités évoluent car l'industrie s'étend du textile vers l'alimentaire et le champagne. Comme dans de nombreuses villes de France, de nouveaux programmes architecturaux s'imposent : équipements publics, écoles, grands magasins… Des immeubles de rapport et des hôtels particuliers s'élèvent le long des boulevards à la place des fortifications. Hors les murs, aux abords des faubourgs, s'implantent chemin de fer et gares, canal et port ; de hautes cheminées d'usines surgissent aux côtés des premiers logements ouvriers collectifs.

En centre-ville, le transfert du théâtre devient urgent et crucial. L'historien Victor Grandvalet détaille amplement la recherche d'un nouvel emplacement avant qu'il ne soit choisi à côté du palais de justice, le long de la rue de Vesle à quelques pas de la Cathédrale. Durant l'été 1866, la municipalité lance un concours, suivant un procédé impulsé pour l'Opéra de Paris où il a permis de sélectionner Charles Garnier, Grand prix de Rome en 1860, jeune architecte devenu célèbre grâce à cette réalisation. Lors de la présentation de son projet aux Tuileries en 1861, l'impératrice Eugénie aurait posé cette célèbre question : « Mais quel est donc ce style, M. Garnier ? Il n'est ni grec, ni même Louis XV ou Louis XVI ! » et aurait reçu pour réponse : « Ces styles sont dépassés. Ici, c'est du Napoléon III, Madame. Et vous vous plaignez ? ».

Le style Napoléon III de l'Opéra de Paris fait de nombreux émules en déployant l'artillerie « Beaux-Arts pour faire de son projet de concours un morceau d'anthologie. Garnier, résumant les tendances de son époque, s'y comporte en grand éclectique, associant la passion du matériau et le sens de la technique avec une vision purement scénographique de la mise en scène du monument », selon François Loyer dans *Histoire de l'architecture française*. Les plans sont publiés, les travaux accélérés afin que la façade puisse être visible durant l'Exposition universelle de 1867, provoquant un renouveau du somptuaire architectural et décoratif qui va inspirer les architectes à travers le monde sous le nom de « style Beaux-Arts »…

Reims est peut-être la première ville à puiser à la source de ce nouveau style en choisissant l'architecte Alphonse Gosset. Son père, Pierre-Louis Gosset, architecte et membre du Conseil municipal, a certainement pesé dans ce choix, relevant avant tout d'un concours incluant des architectes comme Charles Questel parmi les membres du jury, présidé par le maire Édouard Werlé. Alphonse Gosset est un ancien élève de l'Atelier Questel à l'École des Beaux-Arts de Paris ; pour le concours de Reims, sur 48 dossiers, les trois premiers prix récompensent d'anciens élèves de l'Atelier Questel dont le successeur sera Jean-Louis Pascal, inspecteur des travaux de l'Opéra de Paris, connu pour accueillir des étudiants venus du monde entier pour s'initier au « style Beaux-Arts ! ».



1. Alphonse Gosset, Théâtre de Reims, façade principale, élévation / encre, aquarelle, gouache, vers 1869
©Musée d'Orsay, Dist. RMN – Grand Palais/ Patrice Schmidt

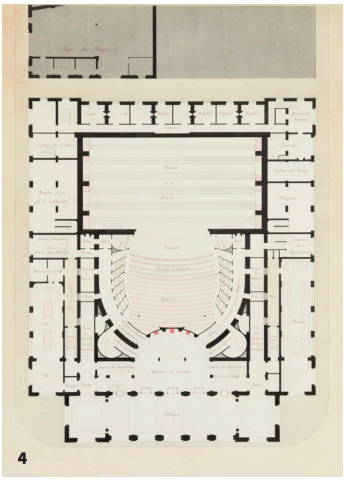
2. Alphonse Gosset, concours pour la construction d'une nouvelle salle de spectacle à Reims, vers 1898
©Musée d'Orsay, Dist. RMN – Grand Palais/ Patrice Schmidt

3. Coupe transversale sur la salle et la scène gravées d'après E. Choquin
©Reims, bibliothèque municipale

4. Alphonse Gosset, Théâtre de Reims, plan du rez-de-chaussée, encres noire et rouge, lavis sur papier fort
©RMN – Grand Palais (musée d'Orsay)/ Hervé Lewandowski

C'est donc dans cet esprit de transmission de maître à élève que le lauréat Alphonse Gosset reprend le modèle éclectique promu par Charles Garnier. Par la suite, dans les articles et ouvrages qu'il va publier sur la construction des théâtres, il n'hésitera pas à présenter son projet comme une adaptation à la Province du modèle parisien ; sa dimension et sa relative richesse ornementale traduisent l'importance de cet édifice qui parvient à s'imposer aux côtés du monumental palais de justice finalisé en 1845.

L'édifice est toutefois sans commune mesure avec le Palais Garnier, dont le coût est dix fois plus élevé. Le Grand Théâtre couvre 2 000 m² pour un budget final estimé à un million et demi de francs, somme considérée comme raisonnable, d'autant plus que la Ville confie le chantier à son architecte, Narcisse Brunette. Débutés en 1867, les travaux sont retardés par la guerre de 1870. Le gros œuvre est achevé quand le chantier rouvre en 1871, cette fois sous la direction d'Alphonse Gosset. Le nouveau théâtre de Reims est inauguré dès 1873, deux ans avant la capitale.



1. Décor plafonnant dédié à la Tragédie, Emile Jean-Baptiste Blin, vers 1872
©Musée des Beaux-Arts de Reims

2. Décor plafonnant dédié à la Comédie, Emile Jean-Baptiste Blin, vers 1872
©Musée des Beaux-Arts de Reims

3. Grand Théâtre, vue perspective de l'escalier des Premières, 1872
©Reims, bibliothèque municipale

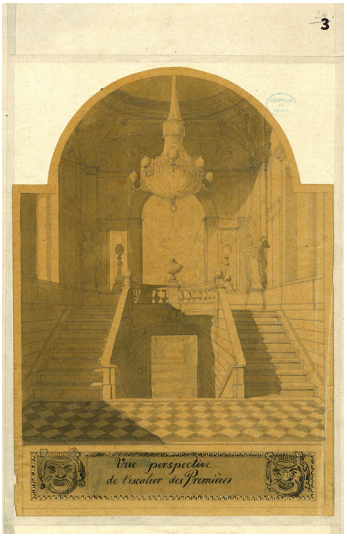
4. Molière par Caudron, statue dans le vestibule du théâtre de Reims en 1872, ph. Valentin
©Reims, bibliothèque municipale

DE L'ARCHITECTURE À LA DÉCORATION

Comme l'a démontré Jean-Marie Dumont dans une étude architecturale du Grand Théâtre, la façade principale joue un rôle-clef dans le choix du projet. Au-devant d'une parcelle approximativement carrée donnant sur la rue de Vesle, elle s'assume en tant que chef-d'œuvre « Beaux-Arts ». Elle est rythmée par cinq travées centrales entre deux autres en position latérale formant pavillons, qui se différencient aux extrémités par leur fronton comme dans le modèle parisien. L'élévation sur deux niveaux est dotée d'un puissant attique masquant partiellement, depuis la rue, les volumes imposants de la coupole et du pignon surmontant la salle et la scène.

Dans cette composition, l'étage noble du foyer prédomine, riche en décors sculptés dûs à Michel Wendling, avec un balcon filant en fonte moulée, douze lampadaires, des colonnes et pilastres... Les frontons incurvés aux extrémités surmontent quatre bustes allégoriques placés aux angles et inscrits dans des médaillons. Œuvres de Pillet, ils représentent la Tragédie, la Comédie, la Musique et la Danse.

4



L'édifice se caractérise surtout par un large portique formant une galerie qui permet d'empiéter sur la rue. Alphonse Gosset le décrit et explique son rôle dans la rubrique « Théâtre » *du Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels* de Lami et Tharel, en 1881 : « En province, comme théâtre de moyenne dimension, celui de Reims, qui forme une longue galerie de 32 mètres sur 6, est terminé à chaque extrémité par des salons ouverts sur de grandes arcades qui n'interrompent ni la circulation, ni la perspective, mais la terminent par des motifs plus riches qui achèvent la décoration ». Si ce portique (aujourd'hui surnommé « péristyle ») n'empiète pas sur la rue au sens de la perspective, et permet d'ajouter les salons à l'étage, la présence d'un emmarchement le privatise et en fait un lieu privilégié pour la conversation (il a d'ailleurs été fermé par des vitrages dans les années 1990). Il réunit plusieurs usages « à la fois, abri en attendant l'ouverture des portes, promenoir pendant les entr'actes, dégagement pour faciliter la sortie, station entre les escaliers et la voie publique ». Accessible sur trois côtés « conformément à la tradition antique », il est éclairé par des luminaires suspendus à la clé de voûte des sept arcs ouvrant sur la rue. Les billets y sont délivrés de part et d'autre afin de distinguer les spectateurs ayant des places retenues et ceux qui viennent les retirer.

Après avoir franchi les billetteries, le public accède au vestibule de contrôle terminé en hémicycle, espace central menant aux escaliers et principalement à l'escalier d'honneur à double révolution. Comme le précise Alphonse Gosset dans *Le Moniteur* « cette multiplicité des escaliers d'entrée est commandée par les habitudes de la province, qui n'admettent pas le mélange des spectateurs des différentes places ». Le fond de cet hémicycle accueille des moulages de statues fournies par l'État, provenant du Louvre, ou de la Comédie-Française comme le Molière assis d'Eugène Caudron, placé au centre.

1

Au premier étage, le spectateur accède à un grand foyer dont la décoration est inspirée par la Renaissance italienne où trônent sur fond d'or en mosaïque les figures allégoriques des quatre genres poétiques (héroïque, lyrique, pastoral, satirique). Les deux salons aux extrémités sont ornés de médaillons de comédiens dans leurs rôles phares. Ces motifs sont peints par Émile Bin, ainsi que les plafonds : le premier sur La Tragédie avec des scènes d'Eschyle (*Prométhée, Océanides*), de Corneille (*Horace*), de Shakespeare (*Hamlet*), d'Hugo (*Lucrèce Borgia*) ; le second sur La Comédie avec Plaute (danse), Palaprat (*L'Avocat Pathelin*), Molière (*Tartuffe*), Beaumarchais (*Le Barbier de Séville*).

2

Comme dans le projet de Garnier, bien qu'ils soient relativement cachés par la façade, les volumes expriment les espaces qu'ils recouvrent, anticipant un certain fonctionnalisme : à l'avant, la coupole abrite la salle de spectacle ; à l'arrière, un pignon triangulaire supporte le toit qui surmonte les machineries avec les cintres où s'accrochent les décors descendant sur la scène. La salle, en forme de fer à cheval, fait 15 mètres de diamètre et comprend 1 300 places sur 3 étages. Galeries et balcons sont soutenus par des colonnes en fonte reprenant la charge des arcades hautes et d'un entablement supportant une petite salle circulaire - pouvant servir aux répétitions - et une charpente en métal. Sous cette coupole, autour d'un lustre, sont peintes « outre les neuf muses, deux figures personnifiant les industries locales, une fileuse et une vendangeuse », allégories omniprésentes à Reims, également insérées dans le projet de rideau de scène. Enfin, vient le cadre de scène dont les dimensions sont imposantes : ouverture 11 mètres, largeur totale 29 mètres, profondeur 16 mètres. De part et d'autre et à l'arrière, se positionnent les parties strictement interdites au public : coulisses, bureaux, services et une vingtaine de loges pour les artistes, ainsi que les magasins destinés aux décors et costumes…

Les premiers spectacles

L'inauguration a lieu dans la soirée du samedi 3 mai 1873 et retentit dans la presse nationale. Elle est présidée par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Jules Simon, député de la Marne qui a soutenu ce projet. Les journalistes ne tarissent pas d'éloges pour « le plus beau théâtre de province ». Le spectacle commence dès le premier soir avec des artistes de la Comédie-Française. Il ne faut pas manquer l'événement, comme le précise une dépêche relayée par le *Journal de Toulouse* : « inutile d'ajouter que tout ce que Reims contient de notabilités administratives, financières, mondaines et surtout commerciales assistait à cette inauguration ».

Dans les années qui suivent, on continue d'y jouer ce que l'on nomme désormais le vieux répertoire, c'est-à-dire les œuvres de Meyerbeer, d'Halévy, de Verdi, de Donizetti, avec des créations assez récentes comme le célèbre « opéra à la beauté éclatante », *Rigoletto* (Verdi, 1851) ou des opéras-comiques un peu moins célèbres, comme *Fra Diavolo* (Auber, 1830) ou *Zampa* (Hérold, 1831). Les Rémois peuvent aussi assister à la première de *La Fille de Madame Angot* (Lecocq, 1872), par la suite jouée à Paris plus de trois cents fois, ou des comédies contemporaines comme *Les Prés Saint-Gervais* (Sardou, 1874), des vaudevilles, *La Cagnotte* (Brasseur, 1864) ou *La Mariée du Mardi-Gras* (1861), ainsi qu'une féerie, *Rothomago* (De Groot, 1862) jouée pendant un mois entier.

Les grands succès arrivent dans les années 1880. Le journal *La France : politique, scientifique et littéraire* signale à Reims, le 1er juin 1881, un « intéressant essai de décentralisation musicale [avec] la première représentation d'un opéra inédit, *Le Prieur de Saint-Basle*, dont l'auteur, M. Ernest Lefèvre, est un musicien rémois ». L'idée s'implante grâce au talent de ce nouveau chef d'orchestre et Reims peut accueillir chaque année la création d'un opéra dont le succès retentit dans la presse nationale.

1. Perspective du foyer du Théâtre de Reims, concours 1er prix, d'après Alphonse Gosset, vers 1866
©Reims, bibliothèque municipale

2. Programme du Grand Théâtre, saison 1908-1909
©Société des Amis du Vieux Reims

3. Affiche du Grand Théâtre, spectacle le voyage dans la lune, 1892
©Reims, bibliothèque municipale

Récit sur la Vie Rémoise

Témoignage incontournable, *La Vie Rémoise* du chroniqueur Eugène Dupont (1859-1941) relate l'histoire de la ville et ses activités culturelles à la fin du XIXe siècle à travers anecdotes, humeurs, biographies et critiques de spectacles. Comme de nombreux Rémois, Eugène Dupont fréquente assidûment le Grand Théâtre pour les ballets et les concerts donnés par l'orchestre philharmonique, mais aussi pour l'art lyrique. Ainsi, dès 1880, il affirme que : « L'opéra fait florès par *L'Étoile du Nord* [Meyerbeer, 1864], *Le Pré-aux-Clercs* [Hérold, 1832], *La Fille du Tambour-major* [Offenbach, 1879], avec ses 24 représentations, et *La Perle du Brésil* [David, 1852] ; *Ernani* [Verdi, 1844] ; enfin, *Guillaume Tell* [Rossini, 1829] ».

C'est le tout début d'un âge d'or que le chroniqueur attribue à Ernest Lefèvre-Dérodé, fondateur de l'école de musique (futur Conservatoire), qui dirige l'orchestre de l'Opéra dans les années 1880-1890 : « La période Ernest Lefèvre restera dans l'histoire musicale de Reims comme l'une des plus remarquables du siècle passé, ce serait tout un chapitre flamboyant à écrire et des soirées triomphales à évoquer. [...] La majeure partie de nos concerts se donnait sur les planches du Grand Théâtre. Curieux spectacle pour les regards ironiques et enflammés de la rotonde, – comble du parterre au paradis –, que l'agitation et le trémoussement de cette phalange de musiciens plus ou moins assurés de leur propre talent ! Nos têtes et nos gestes à tous prêtaient à la malignité d'un public discrètement gouailleur, surtout des non-payants, toujours trop nombreux pour la caisse de la Philharmonique. Bah ! Mme Pommery était là, vivante encore pour notre bonheur à tous... et elle bouchait nos excavations ! ».

Le chroniqueur se félicite d'autres grands moments qui marquent le lieu relativement à l'histoire de l'opéra. Ainsi, il signale que : « Charles Gounod vint à Reims en 1886, diriger les répétitions et deux représentations de *Mireille* [Gounod, 1864] au Grand Théâtre, puis le 23 juillet 1887 pour l'exécution de sa *Messe solennelle de Jeanne d'Arc* qu'il avait répétée directement dans la Cathédrale. Il descendait chez son vieil ami le cardinal Langénieux. Il fréquenta le salon de Mme de Saint-Marceaux ».

Eugène Dupont n'est pas insensible à la créativité qui anime l'opéra, mais sa chronique vaut surtout pour les détails sur les ambiances, les gens méconnus, les attitudes de chacun. En 1881, il souligne ainsi l'atmosphère qui règne parfois dans ce lieu fréquenté par une élite où se concentre à l'occasion le mépris et la cruauté d'une bourgeoisie peu conciliante : « On imagine aisément la bonne société rémoise se divertir, au foyer du Grand Théâtre, dans le dos des Desteuque, des dernières frasques de leur fils... et ces dames de glousser derrière leur éventail. Par sa mère, née Adèle Palloteau, Charles Desteuque était le neveu du manufacturier Victor Rogelet (1814-1881), président du tribunal de commerce de Reims. [Surnommé « l'intrépide Vide-Bouteilles », il] mourut à l'asile psychiatrique de Prémontré le 18 février 1897, dans sa 46e année et le service de son enterrement fut célébré discrètement à Reims en la chapelle du Cimetière du Nord ».

À la Belle Époque, la liberté de pensée et la bohème ne sont certainement pas appréciées dans ce Grand Théâtre largement codifié, où la présence d'immenses chapeaux féminins oblige régulièrement la direction du théâtre à poser des interdictions afin qu'ils ne nuisent plus à la vue du spectacle. Mais, comme le soulignent les caricaturistes des journaux, cette démonstration outrancière n'empêche pas les maris de préférer les jeunes actrices ! Tout le monde s'observe dans un théâtre, grâce aux loges partiellement ouvertes afin que chacun puisse voir ou saluer ses voisins. Enfin, hors de la salle, le foyer semble destiné à la gent masculine : canapé pour la détente, balcon pour le cigare, bar pour les rafraîchissements, tout concourt à en faire le lieu privilégié pour « parler affaires ». Quant au parvis, à la manière de celui de la Cathédrale après la messe dominicale, il s'ouvre aux critiques et discussions à l'issue du spectacle…

1. « Lohengrin à Reims », dans *La vie Champenoise illustrée*, journal artistique et littéraire, du 3 au 10 février 1894
©Société des Amis du Vieux Reims

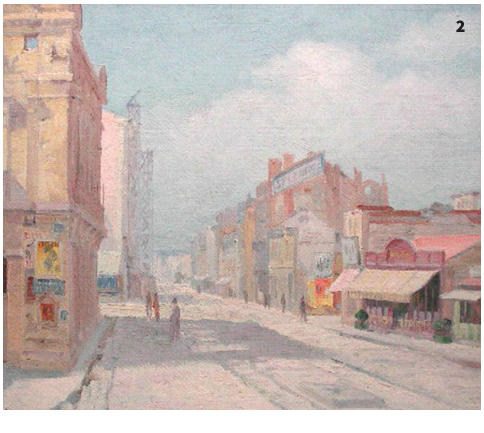
2. « Une Soirée de Grand Opéra », dans *La vie Champenoise illustrée*, journal artistique et littéraire, du 10 au 17 novembre 1894
©Société des Amis du Vieux Reims

RENAISSANCE D'UN OPÉRA MODERNISÉ

DE L'ARCHITECTURE À LA DÉCORATION

Proche de la Cathédrale, l'ancien Grand Théâtre est l'un des premiers bâtiments à être bombardé. À la fin de la première guerre mondiale, le bilan s'avère désastreux pour l'édifice : façade criblée d'impacts, salle ravagée, structure métallique déstabilisée… Il continuera à se dégrader pendant dix ans, car sa reconstruction n'est pas jugée prioritaire. Les travaux en ville débutent par la réfection des réseaux, la relance des industries et des commerces, suivis par la réédification des logements, hôpitaux, bureaux, écoles… En attendant, une salle ouvre dans un cinéma provisoire de 700 places, rue des Capucins, construit en 1920 et aussitôt réaménagé pour accueillir music-hall, revues et opérettes.

Alors que la réédification de la ville progresse, François Maille fait des propositions pour le Grand Théâtre en 1922 et en 1925 ; mais elles sont jugées trop coûteuses et le chantier ne débute qu'en octobre 1927. À ce moment, l'architecte est seul à signer les plans, comme le souligne Jean-Marie Dumont. Le projet est ensuite révisé car le théâtre doit suivre le principe de la reconstitution, avec conservation des fondations et restauration des façades. Outre le retour souhaité à la « ville d'avant », cette préservation aurait dû entraîner une économie notable ; mais la reprise des fondations s'avère nécessaire, car l'intérieur est évidé et il faut créer de nouveaux appuis pour l'ossature en béton. En 1930, une fois le gros œuvre achevé, la signature de Louis Sollier apparaît.



1. Ruines du théâtre. Carrefour du théâtre et débouché rue Talleyrand, Paul Lepage, huile sur toile, vers 1920
©Musée des Beaux-arts de Reims

2. Carrefour du théâtre, vu de la place Myron-Herrick, Paul Lepage, huile sur toile, vers 1925
©Musée des Beaux-arts de Reims

3. Travaux curetage, fondation et restructuration à l'intérieur du théâtre, ph. Duffour, 1930
©Reims, bibliothèque municipale

4. Reconstruction de l'ossature béton avec balcons en porte-à-faux, ph. Duffour, 1930
©Reims, bibliothèque municipale

Cette rénovation structurelle permet de recréer à l'identique les formes extérieures héritées de Gosset (et de Garnier), avec coupole et pignon de scène, ainsi que les volumes intérieurs. Mais l'ensemble est modernisé. Dans la salle, le béton armé permet d'augmenter la portée structurelle et de placer les poteaux à l'arrière des balcons afin de dégager le champ visuel des spectateurs. Cette technique est une invention d'Auguste Perret remontant à 1913 pour le théâtre des Champs-Élysées. Après Garnier, il devient le nouveau modèle pour l'aménagement et la décoration des théâtres, avec ses sculptures de Bourdelle, ses peintures de Maurice Denis, ses escaliers et ferronneries, son lustre et même ses espaces techniques…

L'inauguration a lieu le 5 novembre 1931. Un article de *La Construction moderne* offre une visite des lieux en partant de l'ancienne galerie ouverte sur rue. Celle-ci est désormais dotée de trois portes encadrées par deux bureaux de vente : « Ceci est une innovation, bureaux coquets, entièrement entourés de glaces et bien éclairés. [...] À signaler la belle menuiserie, entièrement métallique, de toutes ces portes, tambours et bureaux réalisée par le maître ferronnier Edgar Brandt ». Puis le vestibule donne la note décorative, « sobre et bien composée, toute blanche, rehaussée en certaines parties par des éléments en stuc jaune sienne veiné ». Cette imitation du marbre s'impose dès le bureau d'accueil où l'on trouve un panneau en bronze de Marcelle Sollier, dans le style de Bourdelle. La visite se poursuit en empruntant les escaliers dotés d'une « jolie rampe en fer forgé, rehaussée de masques de bronze, exécutée aussi par Edgar Brandt d'après les dessins des architectes et une sorte de vase en fer forgé composé et exécuté par [les ateliers] Brandt ».

47e Année. N° 25 — LA CONSTRUCTION MODERNE — Revue hebdomadaire d'architecture — 20 Mars 1932

P. Collé. Phot.

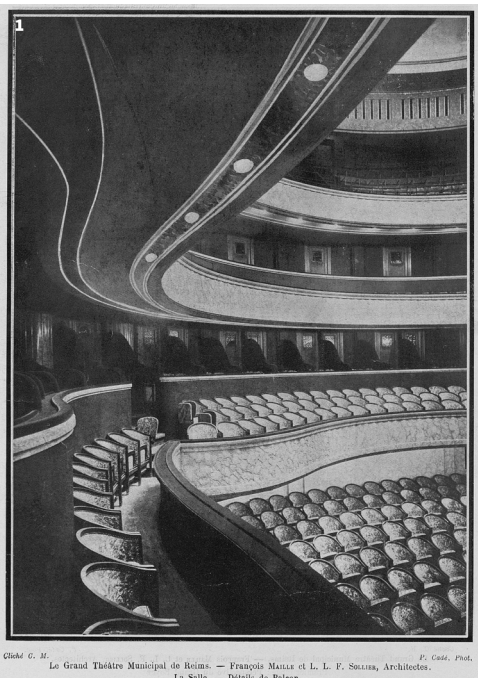
Grand Théâtre Municipal de Reims. — Rez-de-chaussée. Départ de l'un des Escaliers.
Vase-Réflecteur d'Edgar Brandt. — Rampe exécutée par Edgar Brandt, suivant les dessins des Architectes François Malle et L. L. F. Sollier.
(Voir page 394).

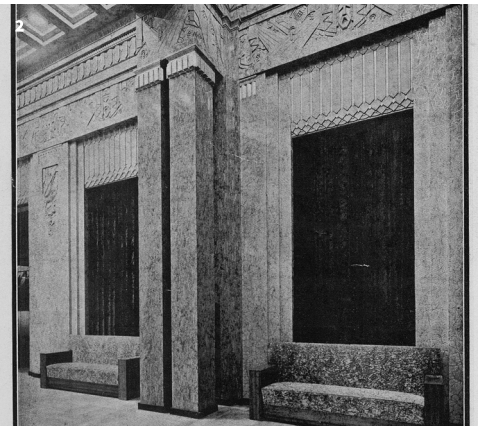
47e Année. — N° 25. 5

5. Le Grand Théâtre publié dans *La Construction moderne*, photographie datée du 20 mars 1932
©Reims, bibliothèque municipale

L'escalier d'honneur aboutit sur un palier surmonté de panneaux sculptés de Marcelle Sollier : à droite, trois sont consacrés à la danse, deux au chant, trois à la musique ; à gauche, trois sur la comédie, deux sur le chant, trois sur la tragédie. Puis on accède au Grand Foyer orné d'une frise d'attributs du Théâtre et de panneaux sculptés de bas-reliefs sur la musique, subtilement éclairés par des plafonds disposant de caissons lumineux.

La modernité s'exprime dans la salle où, comme dans le Théâtre des Champs-Élysées, les piliers placés à l'arrière révèlent les courbes des balcons. Les effets décoratifs sont eux-aussi novateurs, avec des couleurs « dans une harmonie discrète d'un ton gris-vert amande clair très agréable avec des veinures d'un ton plus soutenu et des veinures d'or en saillie comme celles du Grand Foyer. Au-dessus du cadre de la scène un point brillant, un motif sculpté patiné d'or représentant Pégase enlevant l'Homme pour le porter par delà des nues dans le domaine des Rêves, de la Poésie et de la Musique et, comme couronnement des avant-scènes un autre panneau sculpté, d'un côté la musique, de l'autre la poésie ». Toutes les sculptures sont réalisées par Marcelle Sollier. Surplombant la salle, l'imposant lustre est également inspiré du théâtre d'Auguste Perret. Surnommé « bouclier », il forme un cercle de 7,50 m de diamètre légèrement bombé qui illumine la salle et répercute les sons. Dessiné par les architectes et exécuté par Edgar Brandt, il est composé de nervures droites et courbes en fer forgé, qui supportent des jeux de verres produits par l'atelier Simon, servant à cacher les foyers éclairants et à inonder la salle d'une lumière douce. Il est entouré d'une frise en anneau de 150 m² peinte par René Rousseau-Decelle. Le thème choisi par l'artiste relate « Les Arts du Théâtre naissant des Fêtes de Bacchus » avec quatre scènes : *Bacchus et son cortège*, *les Dionysiaques du Printemps*, *les Dionysiaques d'Automne* et *les Origines du théâtre*.





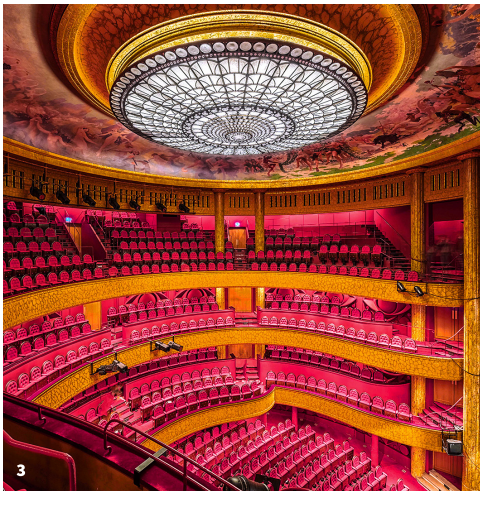
1. La Salle, dans *La Construction moderne*, photographie datée du 20 mars 1932
©Reims, bibliothèque municipale

2. Le Grand Foyer, dans La *Construction moderne*, photographie datée du 20 mars 1932
©Reims, bibliothèque municipale

UN LIFTING POUR L'AN 2000

En 1997, la salle est fermée après avis défavorable de la commission de sécurité. La salle avait été rénovée en 1970-1971, les couleurs et les fauteuils tonneaux de la période Art déco avaient alors disparu. En 1999, afin qu'il puisse répondre aux dernières normes de sécurité, la Ville décide de rénover l'Opéra suivant un programme architectural visant également à améliorer le confort des spectateurs. Des budgets considérables sont alors débloqués pour les équipements culturels rémois, comme les médiathèques, Jean Falala (Jean-Paul Viguier arch., 128 MF) et Croix-Rouge (Lipa et Serge Goldstein arch., 41,5 MF), ou la restauration de la bibliothèque Carnegie (Jean-Loup Roubert, arch., 24 MF). La rénovation de l'ancien Grand Théâtre est quant à elle estimée à 30 MF, avant d'être réévaluée à 50 MF. La ville de Reims, maître d'ouvrage, désigne comme architecte mandataire l'agence rémoise d'Henri Dumont et de Jacques Bléhaut, associée à l'architecte bordelais Bertrand Nivelle, spécialiste de la rénovation des lieux culturels. Collaborent également à ce projet : Michèle Robert, architecte d'intérieur, le cabinet Deuxième Acte pour la scénographie, Rémi Raskin, acousticien et des bureaux d'études (ATECBA, CEP/Veritas, Louis Choulet).

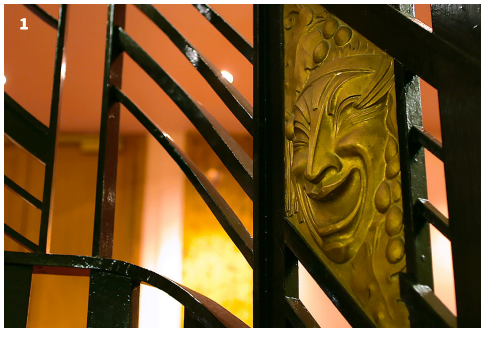
La revue *Le Moniteur* détaille cette rénovation en la qualifiant de lifting. Elle bénéficie à la salle, aux circulations, à la scène et à l'organisation des loges. L'opération fait l'objet d'un appel d'offres par lots pour l'électricité, les équipements de scénographie, les toilettes, le désenfumage, la ventilation, l'acoustique, l'accès PMR, le remplacement des fauteuils… La jauge de 1 300 places, réduite à 933 en 1971, diminue à 800 car le parterre se resserre afin d'améliorer la visibilité et d'élargir la scène de 400 m². La façade n'est pas restaurée, mais elle bénéficie d'une nouvelle mise en lumière.



L'acoustique s'avère déterminante : des diffuseurs en staff rigidifié de 50 mm d'épaisseur sont disposés en fond de salle, à chaque niveau, pour homogénéiser la répartition du son et éliminer le risque d'écho. Ces panneaux intègrent des petites sphères creuses, les résonateurs de Helmholtz. Il s'agit de suivre des contraintes précises : « Au théâtre, l'intelligibilité

3. Vue de la salle depuis le 3e balcon ou « paradis » vers 2019
©Ville de Reims

de la parole commande une réverbération de courte durée. Pour les spectacles d'opéra, au contraire, la nécessité de donner du « moelleux » à la musique réclame une durée de réverbération plus longue. Comment arbitrer entre ces exigences antagonistes sans menacer l'équilibre entre musiciens et chanteurs ? Le traitement acoustique interne des lieux de théâtre et d'opéra devra panacher finement réflexion et absorption [...] Reste à ajuster les principaux « curseurs » que sont la géométrie de la salle et les caractéristiques des matériaux pour atteindre, après simulations informatiques sur maquette numérique, les valeurs des critères fixés au terme de l'étude acoustique. Projeter la voix vers les spectateurs, absorber les réflexions parasites, supprimer les échos et les focalisations ; sans oublier de réduire le niveau de bruit de fond par l'adoption d'une climatisation à basse vitesse ou des variateurs de lumière qui ne grésillent pas [...] ».



En 2010, le Grand Théâtre change de nom et devient « l'Opéra » de Reims, permettant de clarifier l'offre culturelle dans le spectacle vivant, en se distinguant d'autres salles rémoises comme « La Comédie », Centre Dramatique National où s'articulent toutes les dimensions du théâtre, de la création à la représentation, disposant de plusieurs salles (grande salle 850 pl., petite salle 191 pl., atelier 200 pl., studio 50 pl.), « Le Manège - Scène Nationale » dédié aux arts du mouvement (cirque 800 places, salle de théâtre 475 places), ou encore « La Cartonnerie », dotée du label national SMAC (Scène des Musiques Actuelles) pouvant accueillir 1 200 personnes, mais aussi des partenaires de l'Opéra de Reims comme Césaré, Centre National de Création Musicale (CNCM) situé aux Docks Rémois, ainsi que le SHED et le théâtre de la maison commune du Chemin Vert.

1. Rampe d'escalier, masque d'Edgard Brandt réalisé dans les années 1920 - années 2010
©Ville de Reims

2. Vue de la salle vers le « bouclier lumineux », années 2010
©Opéra de Reims/ cliché Sylvain Landry

La cent-cinquantième saison

***Le voyage dans la lune*, opéra-féérie d'Offenbach, mise en scène d'Olivier Fredj, direction musicale d'Edouard Ananian-Cooper** *©Opéra de Reims/ Marc Ginot*

« Souvenir des débuts, septembre 1999, juste avant le verre de l'amitié. Le maire de Reims coupe le ruban tricolore qui barre symboliquement l'accès du Grand Théâtre. Dans une maison rénovée et sécurisée, l'art lyrique prend son envol et continue encore aujourd'hui de chanter en harmonie avec les sphères célestes. » Alors qu'il dirige depuis presque 25 ans l'Opéra de Reims, Serge Gaymard se souvient de ce jour particulier dans l'édito du programme de la saison 2022-2023, sa dernière en tant que directeur.

Il est difficile de résumer l'activité ancienne ou contemporaine de l'Opéra. Le personnel de l'Opéra s'y est attelé en 1980, menant un travail de bénédictin en compulsant les publications de janvier 1791 à octobre 1980 : en approximativement un siècle, le bilan est de 10 000 représentations pour 600 œuvres lyriques, moitié opéra, moitié opérette. Un pic est observable à la fin du XIXe siècle avec 200 et même 345 spectacles durant la saison 1880/1881 ! Mais la moyenne se situe autour de 100 représentations par an. Certains chefs-d'œuvre reviennent régulièrement au programme, le record étant à 220 représentations cumulées pour le *Faust* de Gounod (1859) avec son *Air des bijoux*.

Après une exceptionnelle Année Molière en 2021/2022, le programme de 2022/2023 représente bien l'activité qui anime le lieu depuis ses origines : il est prévu sept opéras avec *Le Magnifique* (Grétry, 1773), *La Flûte enchantée* (Mozart, 1791), *La Traviata* (Verdi, 1853), *Le Voyage dans la Lune* (Offenbach, 1875), *La Mille et deuxième nuit* (Poujade, 1885), incluant deux créations contemporaines *Xynthia* (Nguyen, 2022), *Dafne* (Mitterer, 2022 d'après Schütz, 1627) ; s'y ajoutent trois ballets revisités : *Don Juan* (réinterprété par Johan Inger, 2020), *La Belle au bois dormant* (Morau, 2022, d'après Tchaïkovski, 1890), enfin *La Pastorale* (Malandin, 2019, d'après Beethoven, 1808).

L'Opéra propose également du théâtre musical, un conte musical, une fable musicale *Le Chant d'Orphée* (par l'ensemble baroque Akadêmia), quelques projections de comédies ainsi que des spectacles liés au festival rémois FARaway. Enfin, la salle reçoit une quinzaine de concerts grâce à l'orchestre de l'Opéra de Reims et à celui de l'Opéra national de Metz, mais aussi de la musique du Brésil, du jazz et du blues avec des chanteuses comme Charlotte Wassy, Ninon Valder, Kadri Voorand, Ann O'aro, les groupes Naïma Quartet et Dan Gharibian trio, ou encore du folk iranien avec Djoussour.

À partir de la saison 2023/2024, pour une durée de sept ans, la gestion de l'Opéra a été confiée à la compagnie « Les Frivolités parisiennes ».

« 150 ans, ah ! mais ce n'est pas rien ! Prendre la direction d'une telle vénérable maison est une responsabilité qui se savoure avec gourmandise et s'accomplit avec enthousiasme. Et cet anniversaire permet un retour aux sources, ce rappel de la naissance de l'Opéra de Reims résume d'un mot notre projet. Nous nous inscrivons dans la continuité historique de ce pourquoi l'Opéra de Reims a été bâti : un outil qui permette d'offrir aux Rémois du spectacle musical de qualité, un lieu de rencontre de tous les citoyens – riches, pauvres, jeunes, vieux, habitants, visiteurs, amateurs, néophytes, curieux – autour des propositions artistiques de l'opéra, un théâtre grand ouvert sur la ville, une boite à surprises où l'on prend plaisir tant aux créations qu'aux découvertes et au répertoire, une maison où l'on se rend en famille pour partager, pour être ensemble, pour mettre en commun ses émotions. Alors, quoi de neuf à l'Opéra de Reims ? L'Opéra de Reims ! ».
Le comité de direction de l'Opéra de Reims
Benjamin El Arbi, Mathieu Franot, Christophe Mirambeau et Pascal Neyron.

Liste des directeurs de l'Ancien Théâtre à l'Opéra

Les directeurs jouent souvent un rôle majeur en choisissant les spectacles et les troupes, soit pour l'opéra, soit pour le théâtre. Cette liste, dressée par Louis Paris en 1885, a été actualisée par Henri Osdoit et publiée dans une brochure du Grand Théâtre (1980-1981). La plupart des noms apparaissent dans la presse spécialisée nationale (sauf astérisque).

Ancien théâtre
Rue de Talleyrand

- 1777-1778 Sieur Roselli*, premier directeur
- 1783~178× Sieur Valville*
- 178×~178× « Troupe de la Montansier » (*)
- 1793~an X Sieur Redon puis Françoise Redon*
- 1808-1816 Nicolas Defoye
- 1816-1820 Mademoiselle Sophie Defoye
- 1820 Raymond (& Mme) Bouzigue
- 1820-1823 M. Valcourt
- 1824-1826 Solomé [et non Salomé…]
- 1826-1828 Hippolyte Beaumaine
- 1828-1829 Goumel
- 1829-1831 Perrin
- 1831-1840 Nestor de Bierne
- 1840-1841 P. Allan* & Stéphen Simonot
- 1841-1843 Stéphen Simonot
- 1843-1845 Jules Lefèvre
- 1845-1849 (Joseph-Bernard) Danguin
- 1849-1850 Victor Daiglemont
- 1850-1851 (Edouard) Haquette
- 1851-1852 (Dumesnil* et) Jules Lefèvre
- 1852-1853 Baugean*
- 1853-1854 Auguste Combettes*
- 1854-1855 Griffaut (dit Seligny)
- 1855-1857 Jolly Sainte-Marie*
- 1857-1861 Joseph Roubaud
- 1861-1862 Victor Daiglemont
- 1862-1873 Victor Blandin (jusqu'en 1879) [incluant un arrêt d'activité en 1870-1871]

Grand Théâtre puis Opéra
Rue de Vesle

- 1873-1879 Victor Blandin [depuis 1862]
- 1879-1881 Domergue de la Chaussée
- 1881-1882 Ernest Gaultier
- 1882-1883 Félix Duriez
- 1883-1887 Justin Née
- 1887-1889 Emmanuel Pontet
- 1889-1891 Adolphe Vilanou
- 1891-1898 Villefranck (Henri Francqueville, dit)
- 1898-1901 André Delétraz
- 1901-1903 Eugène Lespinasse
- 1903-1908 (Émile) Rachet
- 1908-1914 (Camille) Brulfert, Marcel Neuillet
- 1914~1920 Paul Flon [arrêt d'activité à Reims]
- 1931-1932 Louis Masson & Georges Ricou
- 1932-1944 Lucien Potié (& Delamercie)
- 1944-1946 Georges Hirsch
- 1946-1948 Marcel Lamy
- 1948-1955 Marcel Chambon
- 1955-1960 Jean Enia (Émile Barbaud, dit)
- 1960-1961 Pierre Dorly (Pierre Pépineaux, dit)
- 1961-1967 Jane Dorly & Henri Osdoit
- 1967-1969 Pierre Cruchon & Henri Osdoit
- 1969-1981 Henri Osdoit
- 1981-1984 Jean-Marie Osdoit
- 1985-1999 (Guy &) Jean-Louis Grinda
- 1999-2023 Serge Gaymard
- 2023 Compagnie « Les Frivolités parisiennes »

ARCHITECTES, DÉCORATEURS, ARTISTES, ARTISANS

BIN, ÉMILE (1825-1897)
PEINTRE

Ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris, second grand prix de Rome, Émile Bin exécute les peintures du Grand Théâtre d'Alphonse Gosset, aujourd'hui disparues. Le musée des Beaux-Arts de Reims conserve deux huiles sur toile au format réduit, *La Tragédie* et *La Comédie*, sans doute réalisées pour présenter le projet. Émile Bin travaille également avec Alphonse Gosset au château Dauphinot (Cormontreuil). Inspiré par la Haute Renaissance italienne, il peut être qualifié d'académique à l'époque où surgissent Réalisme et Impressionnisme. Répondant aux commandes d'institutions ou de particuliers, il choisit des thèmes mythologiques, mais il réalise aussi des tableaux religieux et des portraits de personnalités.

BLOCHE, DÉSIRÉ (1827-1907)
SCULPTEUR

Nom associé à Michel Wendling pour la décoration intérieure du Grand Théâtre au XIXe siècle, auteur des sculptures de la frise et des caissons du foyer. Alphonse Gosset le présente comme « M. Bloche, l'habile sculpteur du Vaudeville » dans un article du *Moniteur*, Désiré Bloche est en effet un sculpteur réputé dans Paris pour son travail sur le nouveau théâtre du Vaudeville, boulevard des Capucines (1868). En Province, il a également réalisé les sculptures du théâtre d'Angers (1869).

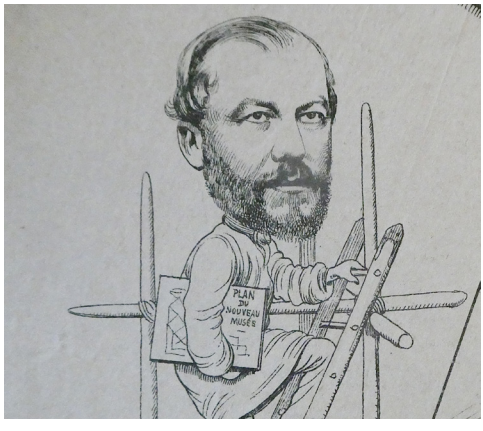
BRANDT, EDGAR (1880-1960)
FERRONNIER D'ART

Edgar Brandt suit une formation professionnelle à Vierzon pour devenir ferronnier d'art. Il est remarqué lors de l'exposition de 1925 à travers ses créations modernes. Il franchit une nouvelle étape en 1926 avec la fondation de l'industrie éponyme d'appareils ménagers, puis une fabrique d'armements en 1928. Ses ateliers de ferronnerie d'art sont situés boulevard Murat, dans le XVIe arrondissement de Paris. Travaillant pour des architectes et décorateurs réputés, les créations Brandt et l'exécution d'ouvrages par ses ateliers constituent un gage de qualité. Dans les années 1920, il devient l'un des plus importants représentants des arts décoratifs français à travers le monde.

CICERI, PIERRE (1782-1866)
DÉCORATEUR

Neveu par alliance de Jean-Baptiste Isabey, il réalise avec son oncle les décors pour le sacre de Charles X et les festivités associées à cette cérémonie en mai et juin 1825. Il réaménage le théâtre de la rue de Talleyrand à Reims et s'occupe des décors d'opéras dits de circonstance présentés à Paris : *Pharamond* (Boieldieu) et *Le Voyage à Reims* (Rossini). Estimé pour ses paysages romantiques utilisés en fond de scène, il travaille régulièrement aux côtés de Rossini, mais aussi avec Meyerbeer, Auber ou Halévy.

GOSSET, ALPHONSE (1835-1914) ARCHITECTE



Portrait à charge d'Alphonse Gosset, publié dans *La Vie champenoise*, numéro du 30 déc. 1893 au 6 janv. 1894
©Société des Amis du Vieux Reims

Le père d'Alphonse Gosset est Pierre Louis Gosset (1802-1875), né à Soissons, fondateur d'une dynastie d'architectes formés à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il est conseiller municipal à Reims de 1848 à 1874. En tant qu'architecte, il a construit des édifices pour l'industrie textile et le monde du champagne, ainsi que de prestigieux hôtels particuliers.
Alphonse Gosset, né à Reims en 1835, débute sa carrière en édifiant le Grand Théâtre. Adepte d'un éclectisme sans limite, il s'inspire de tous les styles et de tous les pays qu'il a découverts durant ses voyages en Italie, en Grèce et en « Orient ». Il réalise les châteaux Pâté (Neuflize, 1875), Dauphinot (Cormontreuil, 1876), des Rozais (Rilly, 1879) et les bâtiments de la Maison de champagne Pommery sur la colline Saint-Nicaise. Il effectue également des travaux sur des édifices religieux. Bâtisseur de la basilique Sainte-Clotilde (1898), il est chargé d'effectuer les restaurations de la cathédrale Notre-Dame et de la basilique Saint-Remi, travaillant avec le sculpteur Michel Wendling. Il est conseiller municipal de 1888 à 1892. Son fils, Pol Gosset (1881-1953), devient architecte à son tour. Dans les années 1920, il construit notamment le « Familistère » des Docks Rémois, face à l'Opéra, à l'angle de la rue de Vesle et la rue Chanzy.

MAILLE, FRANÇOIS (1881-1949) ARCHITECTE

Le Rémois François Maille est diplômé de l'École des Beaux-Arts de Paris. Il intègre l'atelier d'architecture de Gaston Redon (promotion 1906) où il rencontre Louis Sollier avec lequel il reconstruit, après-guerre, le Grand Théâtre de Reims. Durant cette période, François Maille a travaillé sur d'autres chantiers réalisant notamment la caserne Chanzy, bâtiment des pompiers face à la Cathédrale, ou encore la Caisse d'Épargne à l'arrière de l'hôtel de ville, qui bénéficie d'une rénovation intérieure réputée pour sa modernité.

PILLET, J. ? (XIXe s.) SCULPTEUR

Nom associé à Wendling et Bloche pour la sculpture du Grand Théâtre. Présenté comme « artiste parisien » par Alphonse Gosset (*Le Moniteur*), il réalise les quatre bustes extérieurs représentant la Tragédie, la Comédie, la Musique et la Danse, ainsi que les sculptures à l'intérieur, associé à Wendling et Bloche. Il s'agit possiblement de J. Pillet dont plusieurs œuvres avaient été déposées dans la section sculpture du musée des Beaux-Arts de Reims, avant-guerre.

ROUSSEAU-DECELLE, RENÉ (1881-1964) PEINTRE

René Rousseau-Decelle est l'auteur de la peinture au plafond de la salle en 1930. Il obtient le deuxième Prix de Rome en 1906, en tant qu'élève de Toudouze, Baschet et Ferrier. Devenu peintre académique officiel, il réalise une œuvre destinée au Palais Bourbon représentant Jean Jaurès s'adressant à l'Assemblée nationale lors de la célèbre séance du 19 juin 1906. Élève du maître de la peinture académique française du moment, William Bouguereau et de Gabriel Ferrier, il s'oriente vers la représentation de scènes de la vie bourgeoise à la Belle Époque : patinage sur glace, danse, guinguette, hippodrome, promenade en barque… Après-guerre, il s'intéresse aux paysages de plages et de forêts, aux portraits de jeunes femmes dans des tons pastels pouvant évoquer certains peintres Nabis, plus précisément Maurice Denis.

SIMON, (XVIIe s., - XXIe s.) ATELIER DES MAÎTRES-VERRIERS

La dynastie de maîtres-verriers Simon remonte au XVIIe siècle et s'associe à la préservation des vitraux de la Cathédrale de Reims dont le relevé complet est réalisé par Paul Simon (1853-1917) au XIXe siècle. Durant les bombardements de la première guerre mondiale, son fils Jacques Simon (1890-1974) et ses compagnons parviennent à extraire la plupart des vitraux et les sauvent de la destruction. Pour la reconstruction de Reims dans les années 1920, Jacques Simon réalise au sein de son atelier d'innombrables œuvres en utilisant régulièrement le verre cathédrale et le verre armé. Ses créations vont du simple vitrail pour des particuliers jusqu'aux grandes commandes publiques, comme le lustre de la bibliothèque Carnegie ou le « bouclier lumineux » de l'Opéra.

À partir des années 1950, sa fille Brigitte Simon et son gendre Charles Marq, tous deux maîtres-verriers et peintres, réorientent l'entreprise en s'associant avec des artistes contemporains, notamment Marc Chagall. La famille Simon-Marq a légué les archives de l'atelier, représentant deux cent cinquante ans d'activités, à la MAP (Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine). Aujourd'hui implanté dans l'église du Sacré-Coeur, rue Ernest-Renan, l'Atelier Simon-Marq perpétue ce savoir-faire rémois.

SOLLIER, LOUIS (1885-1957) ARCHITECTE

Il obtient le premier second Grand Prix de Rome en 1919, après avoir été admis dans l'atelier de Gaston Redon en 1906, la même année que son confrère François Maille. Né à Bordeaux, il s'installe à Reims où il devient architecte de la ville de 1929 à 1942, architecte départemental, professeur puis directeur de la section architecture à l'École des Beaux-Arts et des Arts appliqués. Il aura comme élève Louis Sainsaulieu, fils de Max Sainsaulieu et petit-fils d'Alphonse Gosset. Max et Louis Sainsaulieu ont réalisé la bibliothèque Carnegie à Reims.

SOLLIER, MARCELLE (née vers 1900) SCULPTRICE

Sœur de l'architecte Louis Sollier, elle suit une formation à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris (Prix Chenavard) et obtient le troisième prix au Concours général de 1921. Elle effectue sa première présentation au Salon d'Automne en 1934, quatre ans après l'inauguration du Grand Théâtre de Reims dont elle réalise des bas-reliefs au sein de l'atelier Berton. Selon la revue *Beaux-Arts*, elle se montre alors influencée par Bourdelle, mais révèle toutefois une vraie personnalité dans la façon à la fois libre et volontaire dont elle traite les sujets traditionnels dans « un lyrisme suggestif ». Par la suite, Marcelle Sollier se fait connaître pour ses bustes dans le milieu de la musique.

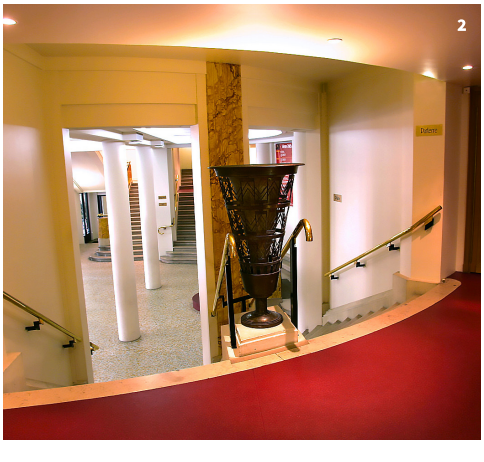
Marcelle Sollier devant le bas-relief dédié à la Tragédie dans les ateliers Berton de Reims, vers 1930
©Archives municipales et communautaires de Reims

WENDLING, MICHEL (1815-1896) SCULPTEUR

Signalé comme sculpteur rémois, le nom de Wendling figure parmi les artistes-artisans œuvrant à la réalisation du Grand Théâtre en 1873. Certaines publications précisent qu'il s'agit de Wendling père, c'est-à-dire Michel Wendling (1815-1896), ancien élève de l'atelier d'Eugène Viollet-le-Duc aux Beaux-Arts de Paris. En lien avec son célèbre maître, il est chargé des travaux de restauration de la Cathédrale de Reims à partir de 1852. Il a également travaillé sur la restauration du tombeau de saint Remi et de nombreux autres monuments rémois.

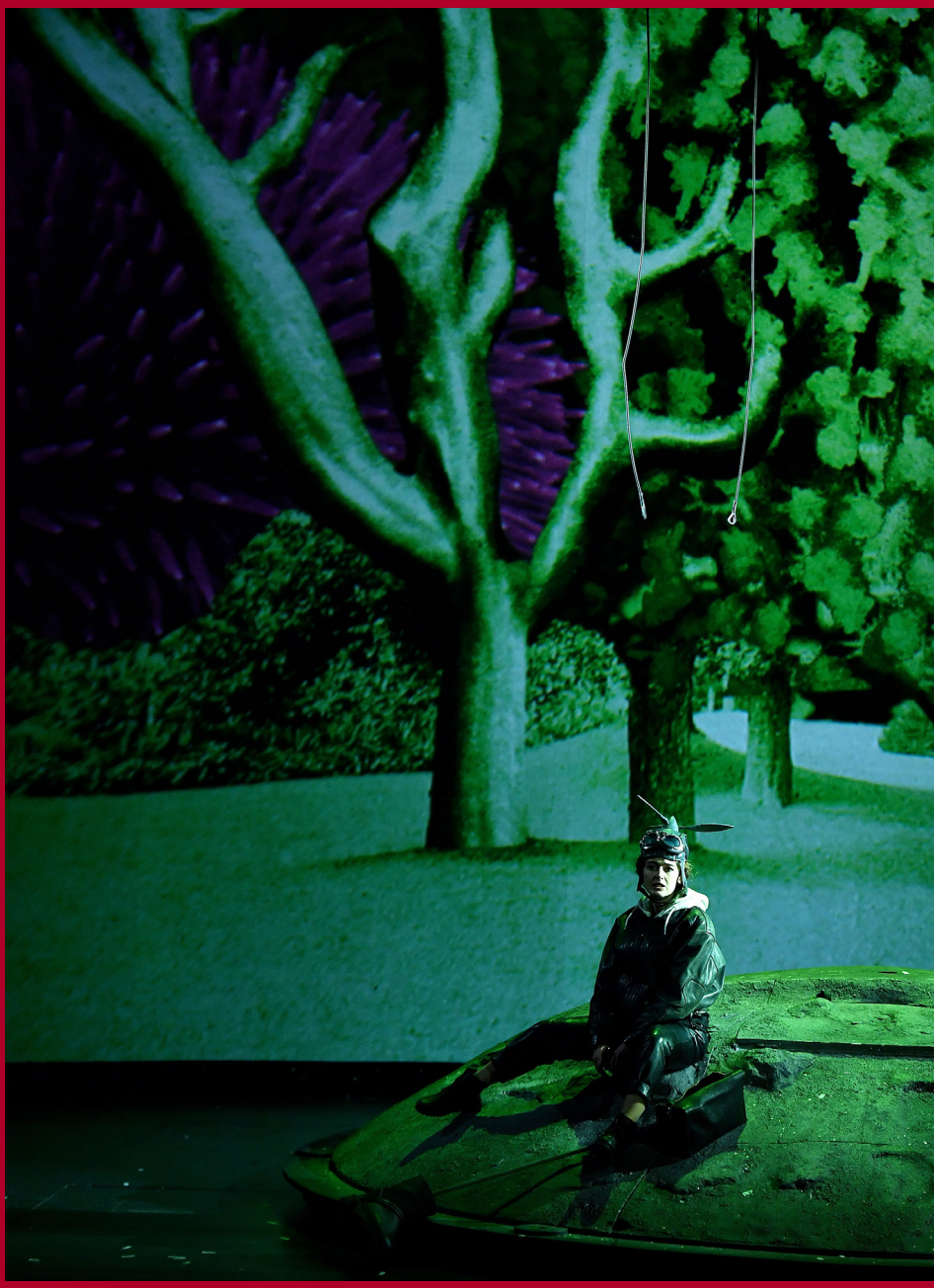
Il poursuit son activité avec son fils, Henri Wendling (1845-1908), qui débute sa carrière à la fin des années 1870, avant de prendre la succession de son père en 1894 sur le chantier de la Cathédrale et d'autres monuments rémois.

« Depuis 1873, les saisons se suivent et ne se ressemblent pas.
Artistes, chefs d'Orchestre, Musiciens, honorent notre belle salle de spectacle, laissant aux différents directeurs le choix du genre afin de graver dans la roche des souvenirs aux Rémois.
Aujourd'hui, ces souvenirs sont remis en lumière grâce à cet anniversaire des 150 ans.
Que de trésors… Que de secrets… Et que le temps passe…
150 ans d'art et d'histoire derrière cette bâtisse qui vous est si familière.
Chers Rémois, il est temps pour moi de vous dire au revoir, de vous saluer, cher public, qui avez donné vie à cette scène en venant applaudir des spectacles, des créations, des artistes.
Il est temps pour moi de laisser d'autres inscrire leur empreinte artistique et vous emmener au pays des songes et des émotions que l'art et votre âme vous permettront de découvrir. »
Serge Gaymard, - directeur de l'Opéra de 1999 à 2023 - février 2023.

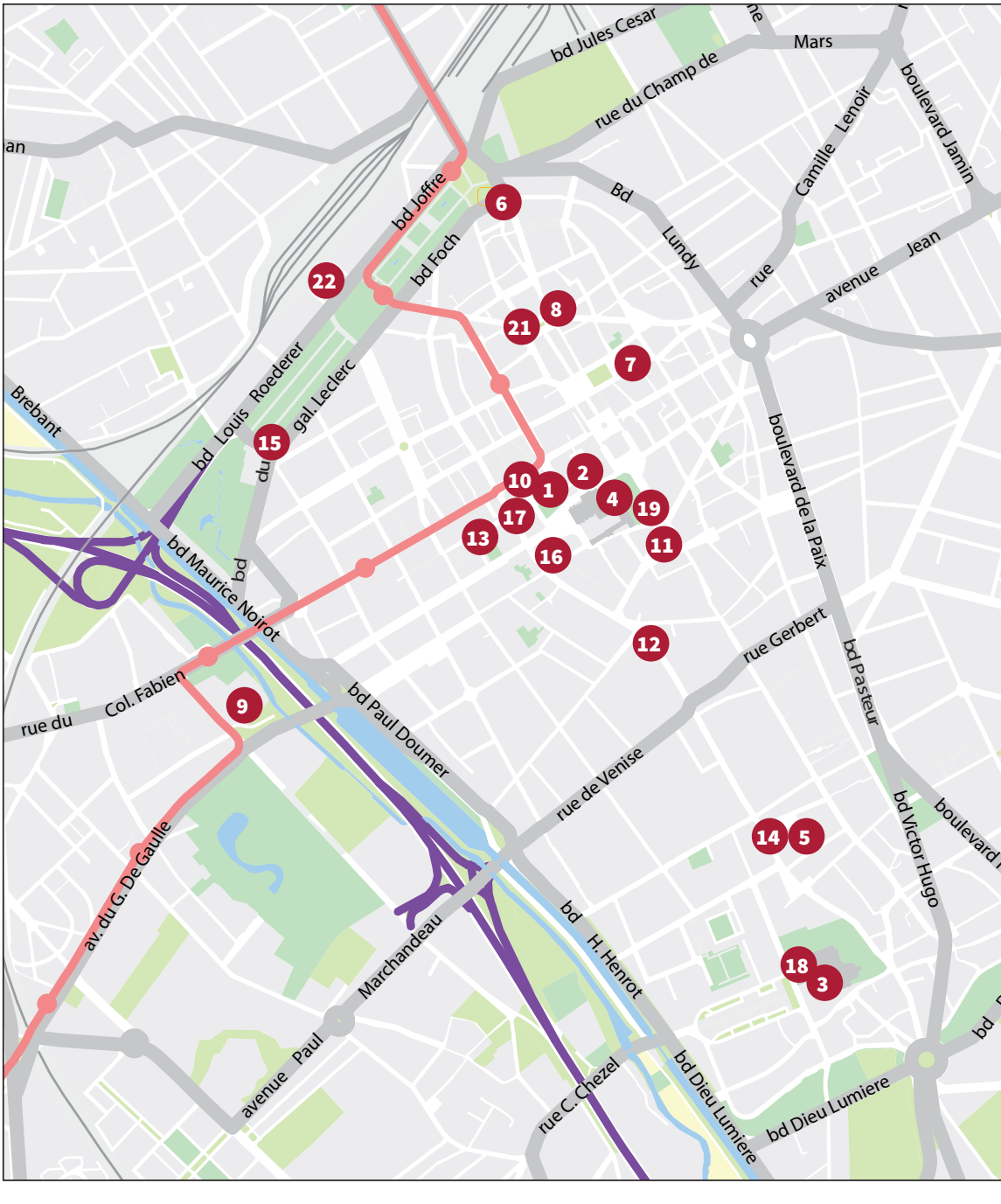


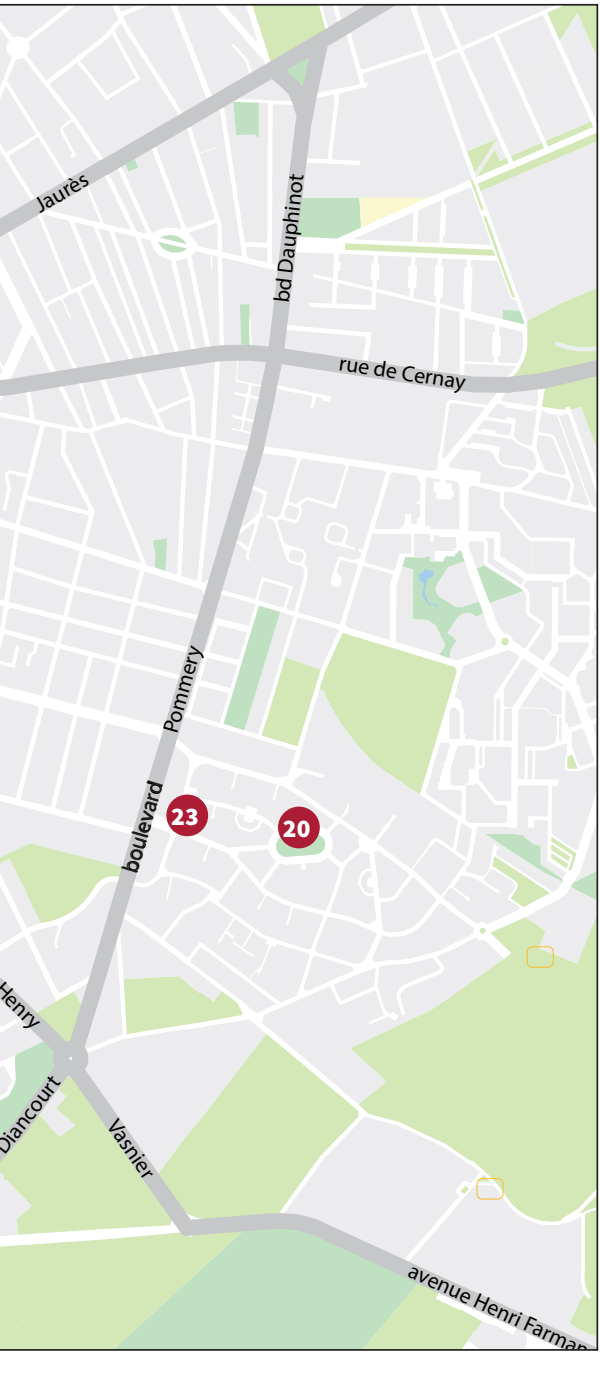
1/2. Vues intérieures actuelles de l'Opéra
©Ville de Reims

Saison 2022-2023 : Le voyage dans la lune, direction musicale Edouard Ananian-Cooper, mise en scène Olivier Fredj, 2022
©Opéra de Reims/ cliché Marc Ginot

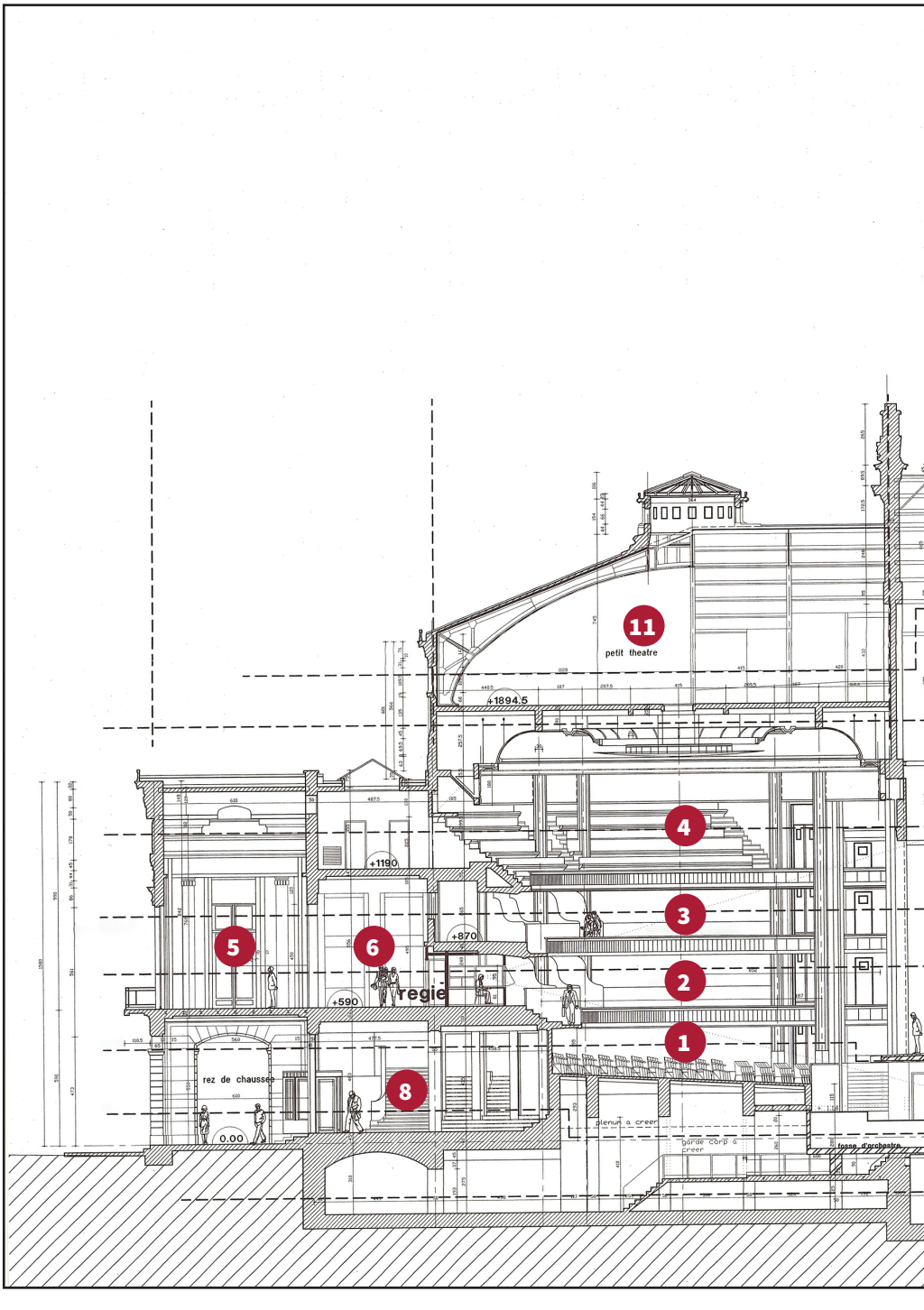


PLAN DE SITUATION

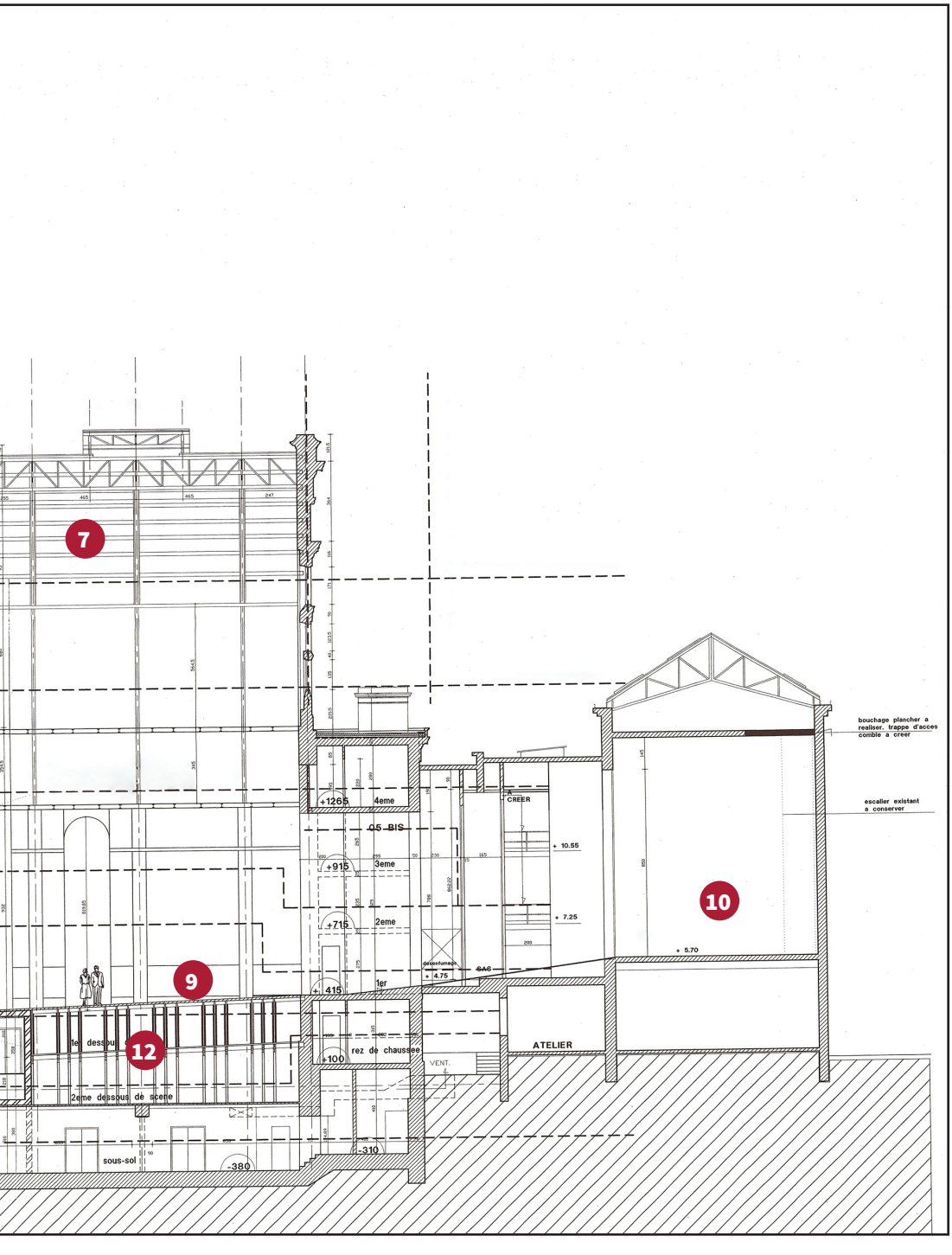




1. Reims Tourisme et Congrès
2. Le Trésor, point info culture de la ville de Reims
3. Basilique Saint-Remi
4. Cathédrale Notre-Dame
5. École Sciences Po Reims
6. Porte de Mars
7. Cryptoportique
8. Le Cellier
9. La Comédie
10. **L'Opéra**
11. Bibliothèque Carnegie
12. Conservatoire à Rayonnement Régional de Reims
13. École Supérieure d'Art et de Design
14. Fonds Régional d'Art Contemporain
15. Manège, scène nationale - Reims
16. Médiathèque Jean Falala
17. Musée des Beaux-Arts
18. Musée Saint-Remi
19. Palais du Tau
20. Maison commune du Chemin Vert
21. Hôtel de ville
22. Gare centre SNCF
23. Église Saint-Nicaise



©Ville de Reims - Archives municipales et communautaires de Reims



COUPE DE L'OPÉRA DE REIMS, 1998

1. Parterre
2. 1er balcon
3. 2e balcon
4. 3e balcon
5. Foyers
6. Salle
7. Cage de scène
8. Hall
9. Scène
10. Magasin des décors
11. Salles de répétitions
12. Dessous de scène

MUSIQUE
AUBER
CORNEILLE
BUFFET

Alphonse Gosset, Théâtre de Reims, façade principale, élévation / encre, aquarelle, gouache, vers 1869

©Musée d'Orsay, Dist. RMN – Grand Palais/ Patrice Schmidt

BIBLIOGRAPHIE

• COTTEZ Alain, *Le théâtre des capucins*, tapuscrit déposé à la Société des Amis du Vieux Reims, daté 14 novembre 2002, 2 p.

• DEGIOANNI Jacques-Franck, « Lever de rideau sur deux théâtres rénovés », *Le Moniteur*, 13 Octobre 2000

• DERMY Stéphanie, « Le Grand Théâtre de Reims : un lieu de représentation de la société rémoise », *Regards sur notre Patrimoine - bulletin de la SAVR*, n° 10, 12/2001, pp. 17-23

• DIDRON Napoléon, *Architecture civile et domestique au Moyen âge et à la Renaissance*, 1855, p.19

• DUMONT Jean-Marie, *Le Grand Théâtre de Reims : architecture, esthétique, et politique culturelle de 1866 à 1931*, Mémoire de Master II, dir. GENET-DELACROIX Marie-Claude, URCA (Université de Reims Champagne-Ardenne), 2008-2009, 113 p.

• DUPONT Eugène, *La vie rémoise, 6 volumes*, 1859-1880, éd. 1921-1928, rééd. 1985-2005

• FINOT Marcel, « Le théâtre à Reims des Gallo-Romains à nos jours », *bull*. SAVR, 1925-1926, p. 103-128

• GOISSAUD Antony, « Le Grand Théâtre Municipal de Reims », *La Construction moderne*, 20 mars 1932, pp. 394-407

• GOSSET, Alphonse, « Le Théâtre de Reims», *Le Moniteur des Architectes*, textes : 1874, n°11 pp.184-188, pl. 28, 61-62, 69 ; 1876, pl. 33-34 ; 1877, n°8 pp.134-138, pl. 37, 38, 39, 43, 44 et V ; 1878, pl. 4 ; 1879, pl. II-IV.

• GOSSET, Alphonse, *Traité de la construction des théâtres : historique de la construction des théâtres, principes généraux de la construction des théâtres modernes*, éd. Baudry (Paris), 1886, 62 p.

• GOSSET, Alphonse, « Le Grand Théâtre », dans *Reims en 1907*, Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences, Reims 1907. pp. 264-266

• GRANDVALET Victor, *Historique du théâtre de Reims précédé d'un souvenir rétrospectif sur la salle de la rue de Talleyrand*, Reims, Granvalet imp., 1892, 73 p.

• LAURENT Antoine, « Grand théâtre de Reims vs Opéra de Reims », *Amicarte 51*, n°123, juin 2020, pp.6-35.

• MOINDROT Isabelle. « Rossini au XXe siècle ou l'opéra restauré », *Romantisme*, 1998, n°102, pp. 7-16.

• OSDOIT Henri, *Grand Théâtre de Reims 1980/1981*, Reims, 1980, 9 p.

• PARIS Louis, *Le théâtre à Reims depuis les Romains jusqu'à nos jours*, éd. F. Michaud, Reims, 1885, 314 p.

• PELLUS Daniel, *Reims et son histoire illustrée 1900-1939*, Le Coteau, 1984, 270 p.

• POTIER Dominique, *Reims 1920-1930 - les architectes de la reconstruction*, Banyuls-sur-Mer, 2020, 199 p.

• POVILLON-PIÉRARD Étienne, « Description étymologique et topographique de Reims en 1822 », Travaux de l'Académie Nationale de Reims, 176-177, Reims, Matot-Braine, 1987-1988, 578 p.

• RIGAUD Olivier, « Le Grand Théâtre de Reims : un siècle d'aménagements (1870-1970) », Regards sur notre patrimoine, n° 10, 12/2001, pp. 8-16

• SAINT-BASTIEN, Jean-François, « Quand les Beaux-Arts s'invitent au théâtre... : Les copies des statues fournies par l'Etat au théâtre de Reims en 1873 », Regards sur notre patrimoine, n°34, décembre 2014, p. 17-23

• VILLE DE REIMS, « Les plus grands noms au Grand Théâtre de Reims », Revue municipale V.R.I., n°123, novembre 1995, pp.62-62.

REMERCIEMENTS

• Catherine Coutant, conseillère municipale en charge des patrimoines rémois

• Pascal Labelle, adjoint au Maire, en charge de la culture et du patrimoine

• Stefano Arnaldi, directeur de la culture et du patrimoine – Ville de Reims

• Charles De Carvalho, responsable des collections locales - Réseau des bibliothèques et médiathèques

• Perrine Kleinau, Véronique Burnod et Chloé Point, service opérations - direction de la communication, Ville de Reims

• Christine Meille, responsable des fonds historiques - Archives municipales et communautaires de Reims

• Frédéric Mongin, responsable des collections iconographiques et du service numérisation - Réseau des bibliothèques et médiathèques

• Serge Gaymard, directeur de 1999 à 2023 – Opéra de Reims

• Benjamin El Arbi, Mathieu Franot, Christophe Mirambeau et Pascal Neyron, comité de direction – Opéra de Reims

• Amina Hadj-Doula, responsable de l'organisation générale des événements patrimoniaux - Opéra de Reims

• Samy Dalati, ambassadeur Citura

• Michel Jolyot, photographe

• Francis Leroy, président de la Société des Amis du Vieux Reims

Le bouclier lumineux de la salle
©Christian Paris

« QUE DIRE DU GOÛT LITTÉRAIRE ET DE L'ESTHÉTIQUE DES POPULATIONS MARNAISES ? LE CENTRE INTELLECTUEL EST, INCONTESTABLEMENT, REIMS, DONT LE GRAND THÉÂTRE SE DOIT DE DONNER DES ŒUVRES MAGISTRALES, ET QUI VOIT, CHAQUE SAISON, DE NOMBREUX CONFÉRENCIERS APPORTER QUELQUES BIENFAITS AUX CERVEAUX RÉMOIS. »

Maurice Audubert-Boussat (1901-1992), *Annuaire général des Lettres*, 1932.

Opéra de Reims, 1 rue de Vesle, Reims
Renseignements : 03 26 50 03 92 / www.operadereims.com
Tram A et B arrêt Opéra-Cathédrale / Bus lignes 2, 4, 5, 9 arrêt Opéra-Cathédrale et lignes 1, 3, 8, 30, 40 arrêt Carnot
Parking Cathédrale entrée rue des Capucins sortie rue Libergier.

Pour tout renseignement

Le Trésor - Le point info culture de la ville de Reims
Tél. : 03 26 77 77 76
www.infoculture-reims.fr

Reims Tourisme et Congrès
Tél. : 03 26 77 45 00
accueil@reims-tourisme.com
www.reims-tourisme.com

Reims contact
Tél. : 03 26 77 78 79
www.reims.fr/demarches-en-ligne

Opéra de Reims
Tél. : 03 26 50 03 92
1 rue de Vesle, 51100 Reims
www.operadereims.com

Reims appartient au réseau des Villes et Pays d'art et d'histoire
Le ministère de la Culture et de la Communication, direction générale des patrimoines, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers, celle des animateurs de l'architecture et du patrimoine ainsi que la qualité des actions menées. Des vestiges archéologiques à l'architecture contemporaine, les Villes et Pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, le réseau regroupant 190 Villes et Pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité
Bar-le-Duc, Châlons-en-Champagne, Charleville-Mézières, Langres, Lunéville, Metz, Mulhouse, Sedan, Sélestat, Strasbourg et Troyes bénéficient de l'appellation Ville d'art et d'histoire ; Épinal Cœur des Vosges, Guebwiller et Val d'Argent bénéficient de l'appellation Pays d'art et d'histoire.
Le service du patrimoine coordonne les initiatives de Reims, Ville d'art et d'histoire en collaboration avec la DRAC Grand-Est.

Conception, textes et relecture
Élisabeth Chauvin
Viviane Grappy-Maëro, Léa Poncelet et Frédérique Cadario

Maquette
Direction de la communication

Illustrations
Archives municipales et communautaires de Reims
Bibliothèque municipale de Reims
Bibliothèque nationale de France
Ville de Reims
Musée d'Orsay
Musées de Reims / Musée des Beaux-Arts
Reims, Tourisme et Congrès
Opéra de Reims
Société des Amis du Vieux Reims

© Direction de la communication de la ville de Reims - Ne pas jeter sur la voie publique

REIMS, COLLINE SAINT-NICAISE, PARTIE DE
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture · Coteaux, Maisons et Caves de Champagne · inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en 2015
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture · Cathédrale Notre-Dame, ancienne abbaye Saint-Rémi et palais du Tau, Reims · inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en 1991

VILLES & PAYS D'ART & D'HISTOIRE

Préfet de la Région Grand Est

La Région Grand Est

Reims.fr
L'effervescence culturelle